



Intervention de **Mme. Claudie Bassi-Lederman**,  
Fille de *Charles Lederman*



Mesdames et Messieurs,

Ma sœur *Danièle* et moi-même, nous ne pouvons pas distinguer entre l'avocat militant et le père personnel et intime. Nous ne pouvons pas non plus évoquer *Charles* sans parler de *Raya*, notre mère, sa compagne de toute une vie. Nos parents ont toujours préparé ensemble les dossiers qu'ils allaient plaider, les petites comme les grandes causes. Dans l'après-guerre, ils se sont impliqués ensemble dans la défense des spoliés, les premiers à faire jurisprudence dans ce domaine.

*Charles* nous a raconté sa défense des mineurs lors des grandes grèves de 1947, à travers lui nous avons suivi la lutte des ouvriers du *Parisien libéré*, vécu la répression dans les usines Citroën. Il était fier d'avoir réussi la réintégration chez Dunlop d'*Alain Clavaud* en 1986, après une belle lutte de la CGT et du Parti. Cette affaire-là aussi a fait jurisprudence sur la liberté d'expression dans l'entreprise, et *Charles* nous répétait souvent que l'action syndicale et les initiatives du monde du travail contribuaient toujours à l'avancement du droit.

Son combat pour la justice dépassait nos frontières. Nous avons en mémoire les clandestins qui ont vécu à la maison et dont nous ne devons absolument pas parler hors les murs. Certains nous ont marquées plus que d'autres.

Dans les années 50, *Fofi Lazarou* et *Georges Tricalinos*, ces antifascistes grecs, dont nous gardons les lettres, dessins et menus objets fabriqués de leurs mains, qu'ils nous avaient envoyés depuis leur prison. Quelle fête à la maison, quand ils revinrent, à peine libérés...

Nous n'avons jamais su l'identité de ce responsable portugais qui nous racontait ses sept années dans les prisons de *Salazar*. Il voulait continuer à se battre dans son pays, et nous l'y avons raccompagné en voiture, ma sœur, âgée d'une dizaine d'années à l'époque, faisant semblant de dormir dans ses bras au passage des frontières, pour mieux cacher son visage... Nous avons *Badache* devant les yeux, cet Algérien qui avait eu le courage de porter plainte contre les policiers qui l'avaient laissé pour mort lors des ratonnades d'octobre 1961. Craignant les représailles, il avait trouvé refuge chez nous.

Un camarade espagnol hautement anonyme s'établit aussi trois ans durant à la maison. Un homme grand et mince lui rendait souvent visite, dont nous sûmes par la suite qu'il s'agissait de *Julian Grimau*, fusillé plus tard par *Franco*. Sa femme, *Angelita*, que sa santé retient à Madrid est aujourd'hui en pensée avec nous.

Les hommes et femmes de courage, de dignité, et de joie de vivre, que je viens de citer prolongeaient le combat des résistants, ces héros de notre enfance...

La Résistance, pour nous, c'était tout naturellement les combattants juifs. Au premier plan, le secteur juif de la M.O.I. et les résistants du ghetto de Varsovie, mais aussi notre mère, *Raya*, qui avait été emprisonnée en 1943 à Lyon, au fort de Montluc, avec sa belle-sœur *Lili Garel*. En cellule, elle récitait Paters et Ave afin de passer pour ce qu'elle n'était pas...

La Résistance, c'était aussi mon père, organisateur de réseaux clandestins de sauvetage d'enfants juifs, au côté de son beau-frère *Georges Garel* et de tant d'autres. Quelle n'était pas sa fierté, et donc la nôtre, de recevoir chaque année, pendant des décennies, la carte d'une femme, si petite qu'il l'avait prise dans ses bras, la faisant ainsi passer pour une enfant lors de



Intervention de **Mme. Claudie Bassi-Lederman**,  
Fille de *Charles Lederman*

la nuit de Vénissieux, où 150 enfants juifs furent sauvés. Ces cartes se terminaient toujours par les trois mêmes mots : « *Je suis vivante.* »

Nous avons connu ses camarades de combat de l'U.J.R.E., organisation à laquelle il était viscéralement attaché et dont il fut le président pendant plus d'un demi-siècle. *Charles* était juif et communiste, l'U.J.R.E. était comme sa famille. Ces hommes et femmes au bras tatoué commémoraient chaque année le soulèvement du ghetto de Varsovie. Ils avaient leur stand à la fête de l'*Huma*, où *Charles* savourait du *gefilte fish*, de la carpe farcie, et conversait avec un bonheur sans mélange en *yiddish*, la seule langue qu'il ait jamais vraiment parlé sa mère...

L'U.J.R.E., c'était aussi pour nous, pendant la période de l'O.A.S., « ceux du samedi soir », c'est-à-dire la garde qui veillait sur nous ce jour-là de la semaine.

Plusieurs mois durant, des camarades de la C.G.T. et du Parti communiste se sont relayés toutes les nuits, après leur travail, pour veiller sur la maisonnée. *Charles* plaidant souvent en Algérie, la préfecture de police avait trouvé une lettre signée des généraux *Jouhaud* et *Salan* donnant l'ordre d'assassiner dix personnes, dont *Lederman*. Par trois fois, une bombe fut déposée chez nous. Ma sœur et moi avons vécu notre adolescence de façon assez explosive.

C'est de tout cela que notre jeunesse fut bercée : la Résistance, les camps, les blagues juives, la solidarité, la chaleur humaine, les rires, les luttes ouvrières, la vente de l'*Huma dimanche* avec *Charles*, hiver comme été, et les longues discussions sur le Parti...

Le Parti, mon père ne l'a quitté que lorsque la vie l'a quitté, soixante-douze ans après son adhésion aux Jeunesses communistes, à l'âge de 13 ans. Communiste vigilant sur les principes et indépendant d'esprit, il avait critiqué publiquement le pacte germano-soviétique, s'élevait souvent dans sa cellule contre le culte de la personnalité, et intervint plus d'une fois auprès des ambassades de l'U.R.S.S. et de la Pologne, ainsi que devant les Conférences fédérales du Parti sur l'antisémitisme virulent qui sévissait à l'Est.

Nous avons aussi à l'esprit que c'est dans cette maison que fut parachevé le Programme commun de la gauche, lors d'une rencontre secrète entre *François Mitterrand* et *Georges Marchais*.

Nous nous souvenons de ses doutes et de nos incertitudes, mais nous nous rappelons aussi qu'il affirmait avec force que ses raisons de vivre et de lutter étaient restées inchangées, identiques aux motivations de sa jeunesse.

Peu avant sa mort, *Charles Lederman* écrivait : « *Je porte dans mon cœur un rêve de fraternité et de justice, je veux travailler jusqu'au bout à le réaliser. Pour faire entrer l'humanité dans l'ère de pleine conscience et de pleine clarté, je ne vois d'avenir que dans l'idéal communiste. Ma raison d'être a été et est de lui donner vie, j'y ai consacré toutes mes forces et j'en suis fier.* »

Nous témoignons notre reconnaissance à tous ceux qui ont pris l'initiative de cette plaque commémorative. A la Ville de Paris va notre gratitude pour la marque de cet hommage. Nous vous remercions tous, ici présents, parents, amis et compagnons de longue date qui êtes si souvent venus ici, ainsi que ceux qui, retenus ailleurs, nous ont témoigné leur attachement et leur sympathie.

*fin*